

Le réseau de Léa

Marcel Bélanger

Volume 28, numéro 73-74, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021661ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021661ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Bélanger, M. (1984). Le réseau de Léa. *Cahiers de géographie du Québec*, 28(73-74), 289-302. <https://doi.org/10.7202/021661ar>

LE RÉSEAU DE LÉA

par

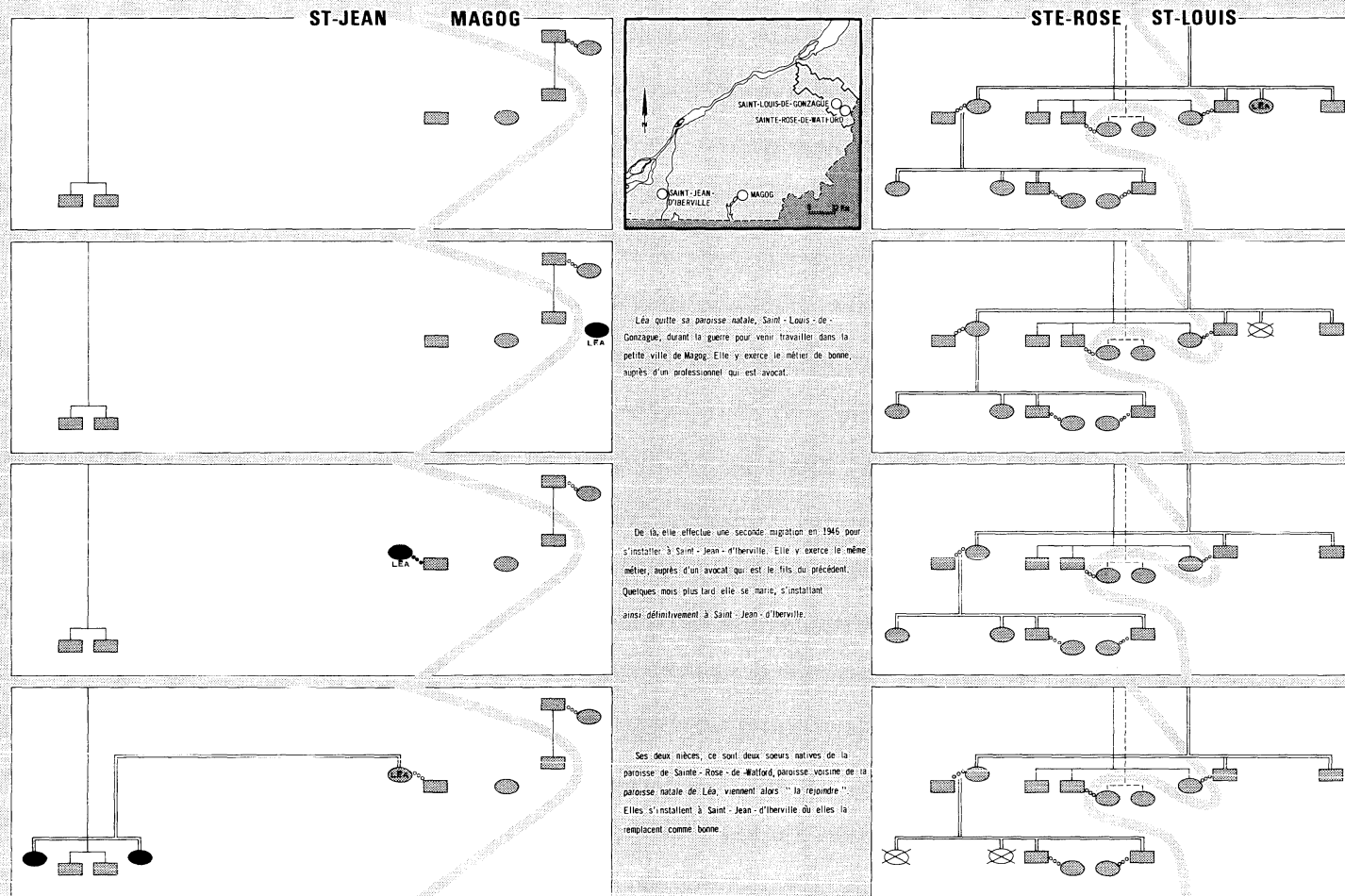
Marcel BÉLANGER

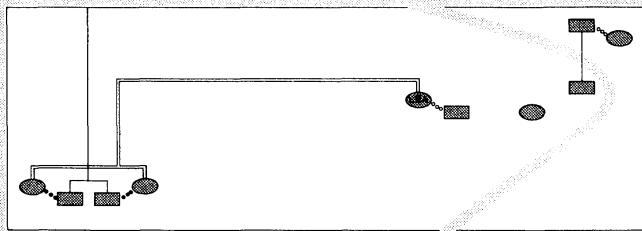
*Département de géographie,
Université Laval, Québec, G1K 7P4*

Les réseaux de proximité parentale jouent un rôle important et spécifique dans la formation d'un espace québécois. L'exemple qu'en donne Léa, à travers le récit de sa propre aventure, constitue un cas-limite. Caricatural, il n'en est pas moins indicatif d'un processus dont la généralité ne fait aucun doute. Ce récit est d'abord exprimé en images qui aident à mieux saisir l'évolution du réseau dans l'espace et dans le temps.

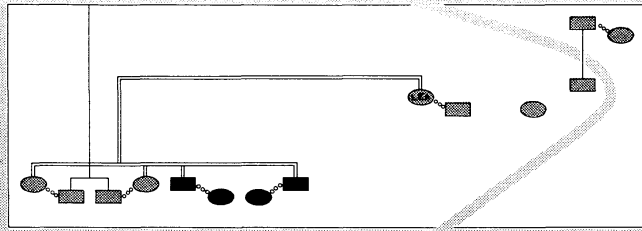
LE RÉSEAU DE LÉA

Le réseau de Léa se forme à travers des liens de parenté directe ou indirecte. Il comporte ainsi des hommes et des femmes. Il se constitue depuis la migration de Léa cette dernière servant en quelque sorte de tête de pont au mouvement par lequel de petites colonies issues des paroisses du Haut-Échemin vont naître sur la Rive-Sud de l'agglomération montréalaise. Le réseau ainsi constitué comporte de nouvelles alliances, ... conclus avec des familles locales.

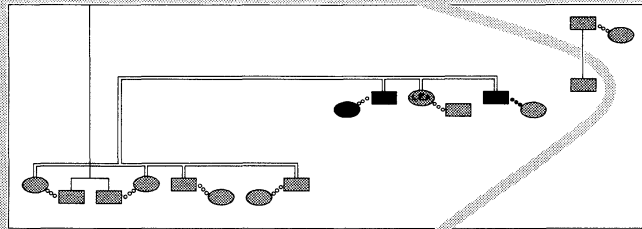




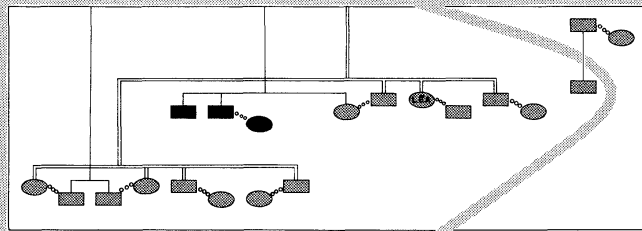
Elles s'y marient, en 1954 épousant deux frères.



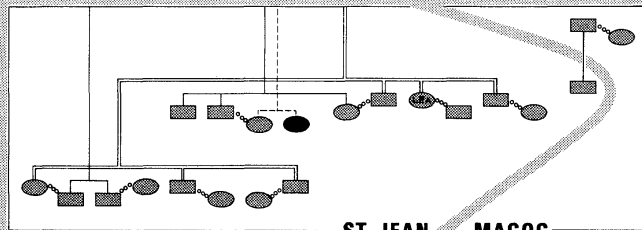
Trois ans plus tard, en 1957, deux des frères des nièces de Léa viennent à leur tour s'installer à Saint-Jean d'Iberville. Déjà mariés, ils n'effectuent cette migration qu'après avoir reçu l'appel de la manufacture qui leur donne la certitude d'un emploi. Ils étaient, en effet, venus précédemment en visite chez Léa et avaient posé à cette occasion, leur candidature auprès de la manufacture.



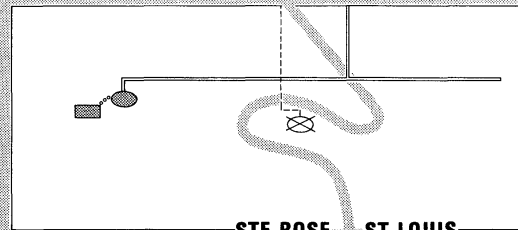
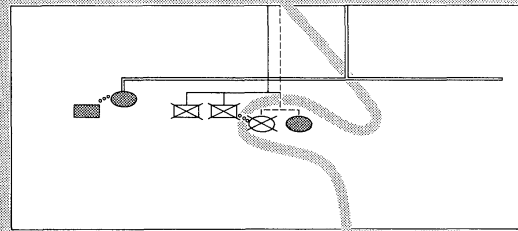
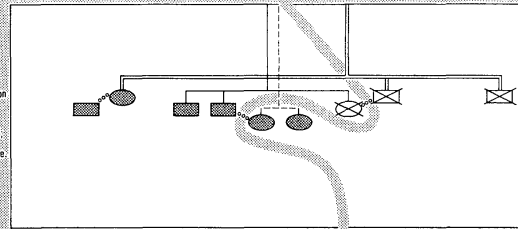
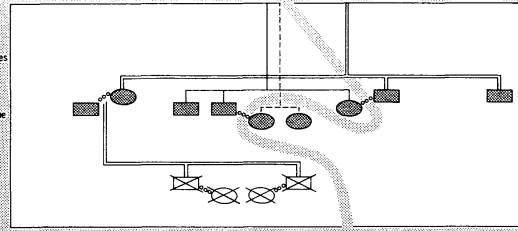
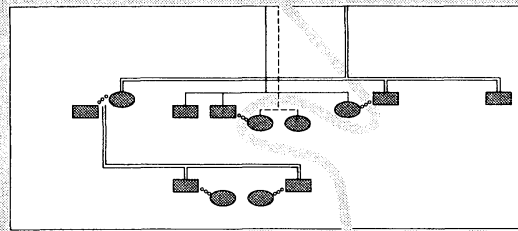
Puis, en 1964, ce sont deux frères de Léa qui quittent Saint-Louis de Gonzague pour venir s'installer en pension chez elle. Ils ont près de 40 ans. L'un va épouser une femme de Saint-Jean d'Iberville l'année suivante, en 1965, tandis que l'autre est déjà marié à une fille de Sainte-Rose.



Mais voici que deux frères de cette dernière quittent Sainte-Rose pour venir à leur tour s'installer à Saint-Jean d'Iberville, et que l'un d'entre eux est déjà marié à une fille de Saint-Louis.



ST-JEAN MAGOG



STE-ROSE ST-LOUIS

Pittoresque, voire extravagant, ce récit¹ décrit pourtant d'une manière exemplaire le processus par lequel se constituent les peuplements métropolitains du Québec au lendemain de la dernière guerre. Ce processus présente, en effet, une caractéristique qui le distingue de tous les autres, à l'échelle même d'un continent. Il est essentiellement régional dans sa composante démographique, puisant plus que tout autre sa ressource humaine dans les milieux ruraux régionaux, dans ces milieux ruraux québécois que distinguent depuis longtemps deux phénomènes fondamentaux ; celui d'une surcharge démographique séculaire et celui d'une pratique sociale caractérisée par les réseaux formés spontanément depuis les liens de parenté. Bien connus des Québécois, ces phénomènes sont pourtant rarement analysés de l'intérieur, tellement l'éclairage qui en fournit l'explication fait d'abord appel à des considérations d'ordre géopolitique qui font intervenir la situation particulière faite au peuplement français d'Amérique. C'est pourquoi nous avons estimé utile de réunir en cette note de recherche des documents et des témoignages qui permettent de poser quelques jalons dans une explication du Québec qui prendrait comme point d'appui les notions de réseau et de proximité.

LES RÉSEAUX DE PROXIMITÉ PARENTALE

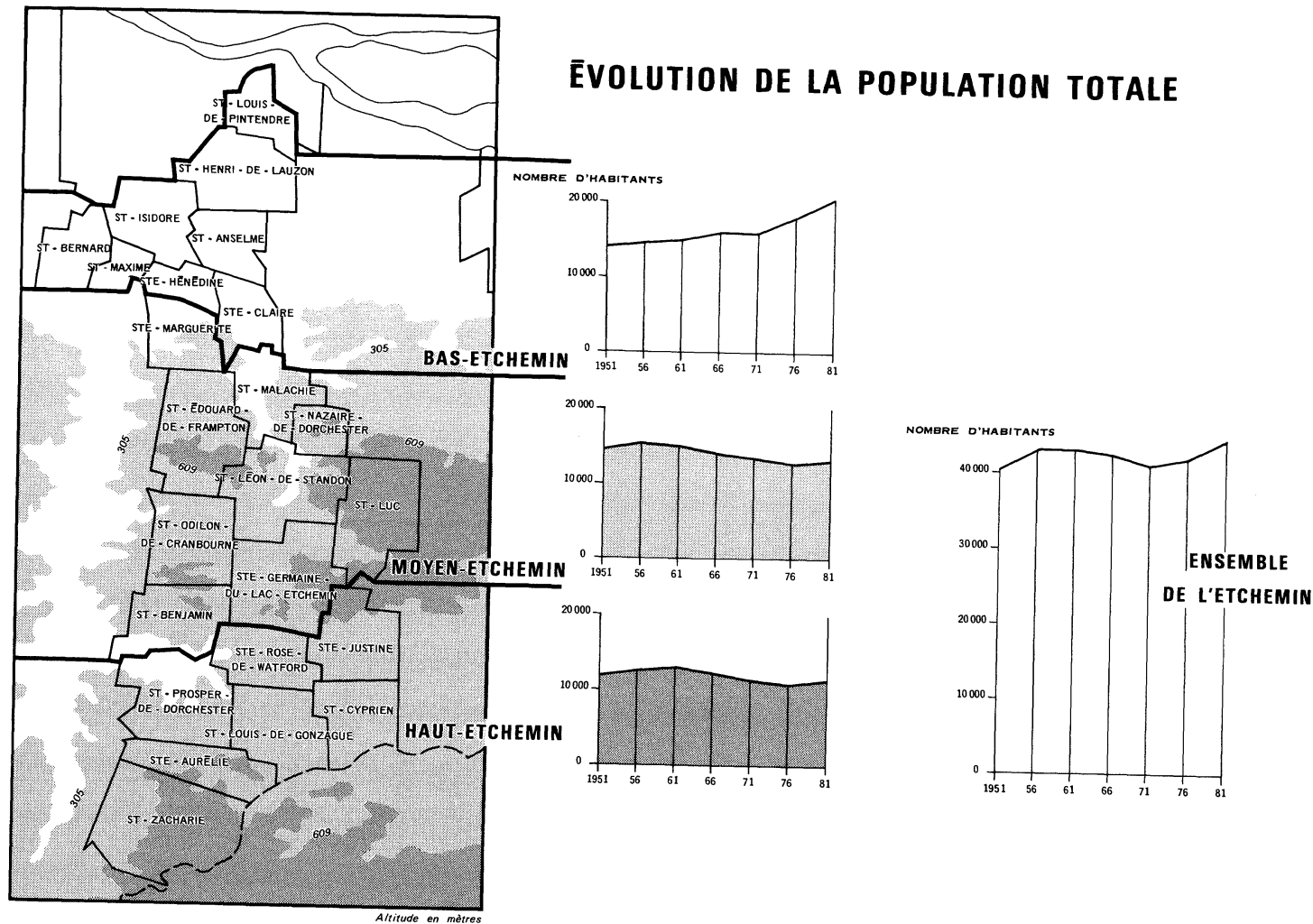
Risquons donc cette expression pour sa commodité. Le sens en devient clair depuis les considérations suivantes :

a) Tout au long de la phase deux fois séculaire où les terres seigneuriales françaises suffirent à l'expansion de la colonie, c'est essentiellement par accroissement naturel et au départ d'un très petit nombre d'immigrants (environ 12 000) que s'effectue le développement. La grande famille veut dire ici tout à la fois aisance relative et expansion d'une aire culturelle. Elle devient le moteur de l'ensemble des pratiques sociales, qui s'appuient d'abord sur le nombre des enfants comme principe constitutif du monde du travail, liant ainsi dès l'origine « liens de parenté » et « filières de l'emploi ». La transcription géographique de ce qui définit si bien un tel mode de développement est celle d'une progression « à la chinoise », comme le dit un jour l'un de nos collègues français. Image d'une progression en tache d'huile, effectuée de proche en proche, de rang en rang, de paroisse en paroisse. En suit-on le déroulement à travers la généalogie de quelques familles que l'on en vérifie la réalité de la manière la plus probante.

b) Mais voici que ce qui est devenu un trait culturel trouve à s'employer autrement, tout en se perpétuant bien au-delà de ce que la disponibilité de terres vierges permettait. En une situation dont toute la conséquence n'a pas toujours été aperçue. *L'émigration des ruraux québécois aux États-Unis, massive durant la période qui va de 1860 à 1930, a pour effet de maintenir des conditions de développement qui perpétuent jusqu'au XX^e siècle, à travers des habitudes, des attitudes et des comportements, une pratique sociale demeurée fidèle à elle-même jusqu'à l'entre-deux guerres.* Ce dont il ne faut pourtant s'étonner ! Car cette émigration est la seule issue qui s'offre à une population rurale dont l'établissement en terre canadienne rencontre toutes sortes de limites et de contraintes. Masse rurale en surnombre, elle fonctionne, par rapport au réceptacle américain, à la manière d'un peuplement paysan étranger. Mais avec un pouvoir d'infiltration qui la caractérise, s'insinuant partout, dans les villes et les campagnes de Nouvelle-Angleterre, familière qu'elle est avec le monde colonial nord-américain, habituée qu'elle est à une progression territoriale qu'elle pratique depuis toujours. Installée de proche en proche en ce nouvel habitat, elle s'y constitue

Figure 2

ÉVOLUTION DE LA POPULATION TOTALE



en petites colonies, tant rurales qu'urbaines, où l'appel du travail, qu'il soit agricole, forestier ou manufacturier, suit la filière des liens de parenté. Et l'on pourrait ici multiplier l'exemple des Léa qui organisaient souvent, par le moyen de pensions, ces réseaux de communication articulés aux origines familiales, paroissiales et régionales.

Ce qui n'empêche les peuplements ruraux québécois de poursuivre en leur habitat québécois une certaine expansion territoriale que la crise des années trente viendra raviver. Et ce qui a pour effet de maintenir jusqu'à la dernière guerre la cohérence d'un monde rural qui aura traversé ces trois siècles à sa manière à lui, dans la permanence d'une pratique sociale que l'événement contrarie et suscite tout à la fois.

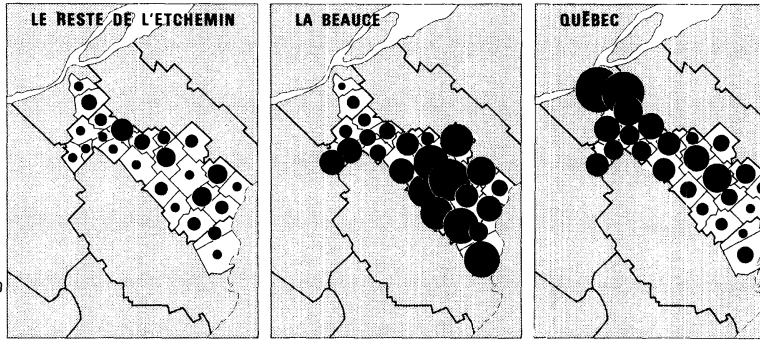
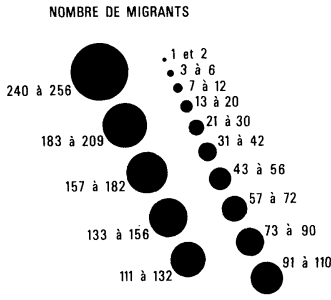
LA MIGRATION D'APRÈS—GUERRE: L'EXEMPLE DE L'ETCHEMIN

Mais la dernière guerre indique un point tournant dans la formation d'un espace québécois. La coupure qu'y inscrit la colonisation britannique entre villes anglophones et campagnes francophones commence à s'y résorber. Comme si les destinées rurales et urbaines de cet espace allaient enfin se rencontrer! En effet, la croissance des villes québécoises, au lendemain de la dernière guerre, suffit à absorber la plus grande partie de l'accroissement naturel des campagnes. Fait absolument nouveau!

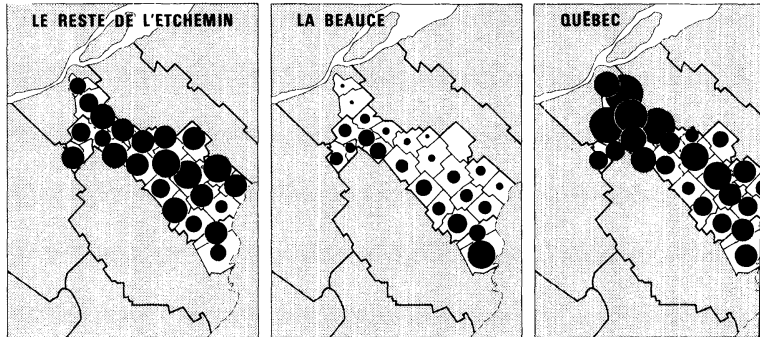
Figure 3

DESTINATION DES MIGRANTS DE L'ETCHEMIN

MIGRATIONS DE TRAVAIL VERS...



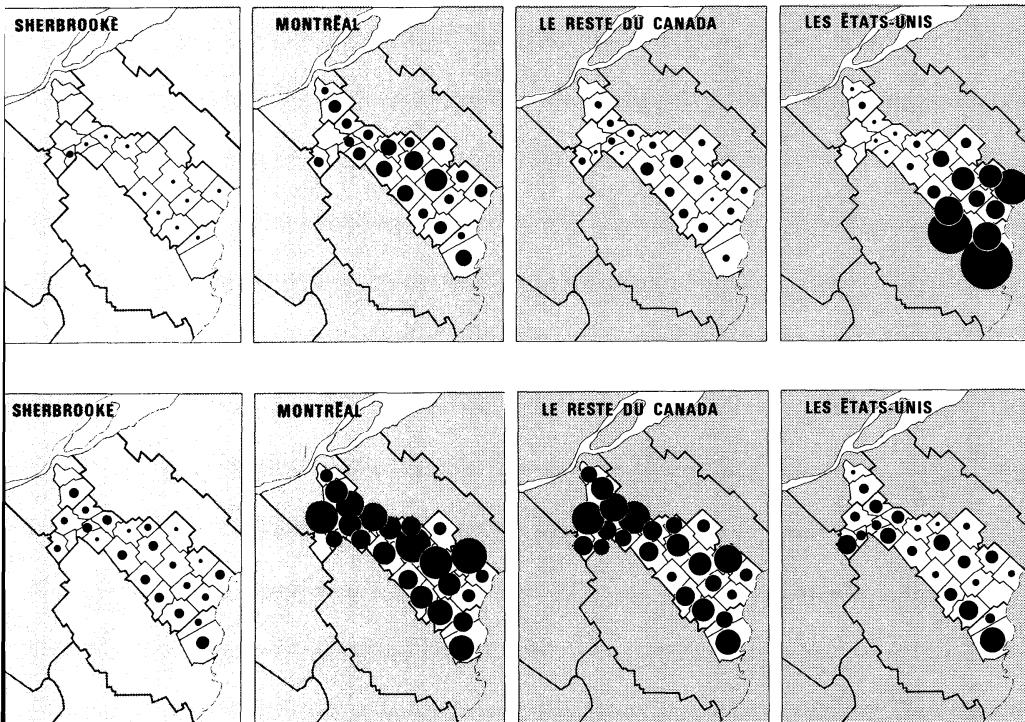
MIGRATIONS DÉFINITIVES VERS...



Et voici que ces campagnes, restées jusqu'alors fidèles à la grande famille et aux pratiques sociales qui en sont la conséquence, peuvent désormais chercher la ville sans avoir à rompre avec leur habitat linguistique et culturel. Voici que ces campagnes vont littéralement déferler sur les villes québécoises, en un mouvement d'une si grande ampleur que l'établissement rural en sera secoué. Les paroisses les plus rurales, les plus reculées se dépeupleront. La plupart des régions connaîtront des paliers démographiques. Et l'on quittera la campagne à la manière de ce que raconte Léa.

Mais si l'exemple apparaît ici révélateur d'un contexte, et il n'y a là-dessus aucun doute, ne serait-il par trop persuasif? N'aurait-il quelque chose de caricatural? Ce monde appalachien, fut-il québécois, n'est-il justement, de la Géorgie à Terre-Neuve, région des survivances et des retards technologiques; région d'un monde presque paysan, en dépit du Nouveau Monde? Et ces paroisses du Haut-Échemin, où le réseau de Léa trouve son origine, ne sont-elles particulièrement pauvres, ne sont-elles plus que toutes autres le refuge d'un peuplement en mal de subsistances? Ne sont-ce là autant de questions auxquelles la réponse ne peut être que positive? N'observe-t-on des phénomènes analogues à celui que nous avons décrit dans l'Appalachie

N 1965



américaine, ainsi que nous en avertit cet « Homage to Appalachia »² où l'on retrouve tant de comportements qui nous disent l'emprise de la tradition ? Et les racines de la tradition ne sont-elles plus vivaces encore, au Québec même, dans ces paroisses agro-forestières nées sous le signe de l'Église et de la charrue ?

Il y a bien ici un élément contextuel particulier dont il faut, en effet, tenir compte. Un élément qui vient nous dire que le réseau de Léa constitue un cas-limite. Puisqu'il existe, à l'échelle même du continent, une situation appalachienne, une situation faite d'un certain éloignement des formations métropolitaines, en même temps que d'une proximité relative des rivages atlantiques. Il en résulte que l'établissement humain installe ici des genres de vie, implante des paysages qui sont ceux de l'Amérique préindustrielle et qui tendent à se perpétuer, à la manière même dont les campagnes des vieux pays résistent à la modernité. Ainsi en est-il de ces « pays » marginaux que l'Amérique anglo-saxonne tente de moderniser. Ainsi en est-il, a fortiori, des peuplements appalachiens du Québec. Et davantage encore cela sera-t-il vrai des hautes paroisses auxquelles nous avons emprunté l'exemple. Car alors même que leur établissement date de la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire de l'époque où l'on faisait l'Ouest américain, ces paroisses naissent du déversement ultime d'un peuplement qui, pour échapper à l'expatriation, pousse jusqu'à ses limites extrêmes l'œuvre séculaire de colonisation.

Ce qui n'enlève pourtant pas au récit de Léa sa valeur d'exemple. Cas-limite avons-nous dit, mais non pas fait exceptionnel. Le processus que nous avons décrit s'inscrit dans un ensemble que nous sommes en mesure de reconstituer, grâce aux résultats d'une enquête conduite dans le cadre d'études appliquées au développement régional. Nous disposons, en effet, pour la région de l'Etchemin de données sur les migrations de travail et sur les migrations définitives, données rares entre toutes, comme on le sait³.

a) Surimposée aux directions appalachiennes, la vallée de l'Etchemin inscrit un axe de peuplement, inscrit des circulations. Elle dessine les contours d'un petit pays. Distinguons ici le Bas-Etchemin, où les défrichements sont à la fois étendus et anciens; le Moyen-Etchemin où les collines disputent à l'agriculture un terrain souvent difficile; le Haut-Etchemin où l'agriculture subit à la fois la concurrence du travail forestier et les désavantages de l'éloignement. Si le Bas-Etchemin doit à sa contiguïté avec l'agglomération de Québec une augmentation de sa population, le Moyen et le Haut-Etchemin font l'expérience d'un dépeuplement rural important (figure 2). Les courbes en mesureraient encore mieux l'ampleur si la forte augmentation du secteur tertiaire et la croissance des peuplements villageois ne masquaient une très rapide diminution de la population des rangs, diminution qui va jusqu'à l'abandon de rangs entiers. Ce qui atteste de l'importance du dépeuplement rural eu égard à un accroissement naturel qui était encore de 21,8 pour mille en 1965.

b) Les migrations de travail, généralement quotidiennes, mais qui peuvent être hebdomadaires voire mensuelles, s'effectuent suivant trois directions; l'américaine pour les municipalités du Haut-Etchemin, la beauceronne pour les municipalités du Haut et du Moyen-Etchemin, la métropolitaine (Québec) pour les municipalités du Bas-Etchemin (figure 3). Ce qui est banal, puisqu'interviennent ici le temps et le coût du déplacement. Cependant l'importance du travail effectué aux États-Unis (forêts du Maine) fait référence à une pratique ancestrale où l'emploi suit des filières depuis longtemps constituées, à travers le rapport des familles, des paroisses et des entreprises, filières dont les prolongements contemporains impliquent parfois d'étourdissants périples, lorsqu'elles prennent la forme du débroussaillage des lignes à haute

tension. L'importance du bassin de recrutement de la Beauce (petites usines de la « conurbation beauceronne ») fait référence à la cohérence du monde rural appalachien, où le lien de parenté joue tout autant, sinon davantage, comme attache au lieu natal que comme médiateur d'un départ. Il est une préférence pour la Beauce (et pour la direction appalachienne) que les régionaux connaissent bien et qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Notons qu'il existe aussi, malgré l'éloignement, une direction montréalaise, universelle, qui annonce l'importance du rapport avec Montréal dans l'ensemble du processus migratoire.

c) Les migrations définitives s'ajustent, bien entendu, à ce pattern, mais partiellement seulement. On notera l'importance du mouvement intrarégional (Etchemin) qu'explique la pratique ancestrale de mariages entre résidents de paroisses voisines. Comme l'on observera que cette pratique a pour résultat de gonfler le nombre des migrations définitives, lorsque ces dernières cumulent les effets du mariage et de la vie de travail, comme c'est le cas le long du couloir beauceron. Mais c'est surtout le rapport avec Montréal qui retient l'attention ici. Il est universel et cette destination a presque autant d'importance que celle de Québec, malgré la distance.

d) Les cartes-synthèses (figure 4 et 5) permettent de mieux apercevoir certains phénomènes. On travaille davantage sur place ou à Québec ou dans la région (Etchemin) lorsque l'on est du Bas-Etchemin; et l'on migre aussi davantage vers Québec ou vers d'autres destinations québécoises et canadiennes (mais non montréalaises). Ce qui fait référence à des liens industriels ou institutionnels plus nombreux, plus diversifiés, voire à une certaine pratique du milieu métropolitain qui ouvre l'éventail des destinations possibles. En revanche, lorsque l'on est du Moyen ou du Haut-Etchemin (hormis le cas des municipalités où l'on travaille et émigre aux États-Unis) on est en présence de migrations définitives plus importantes qu'en moyenne, mais où les liens régionaux, au sens large, pèsent très fortement dans le choix d'une destination. Saint-Luc, Sainte-Rose, Sainte-Aurélie ont des « filières » avec Québec. Seule la dorsale Saint-Malachie, Saint-Léon, Sainte-Germaine, Sainte-Justine a davantage de liens avec Montréal: ce qui d'une part, traduit le fait que l'on établit plus facilement un rapport avec la grande métropole lorsque, résident de l'Etchemin « profond », l'on est quand même résident de municipalités urbaines, comportant des bourgs ou de gros villages; mais ce qui traduit aussi, d'autre part, la sorte d'égalité dans laquelle se trouvent les municipalités du Haut et du Moyen-Etchemin, face à l'émigration vers Montréal. Cette dernière est la soupape régulatrice du système.

Voilà donc que toutes ces observations convergent pour nous dire que la migration de Léa est un événement banal. Et le réseau dont Léa décrit la formation serait également banal, si le monde rural québécois ne présentait autant de caractères exceptionnels. Par rapport à quoi le récit de Léa apparaît comme un cas-limite, cas révélateur décrivant avec une évidence particulière ce que sont, ce que furent ces réseaux de proximité parentale, à l'origine d'un espace culturel que l'on appelle le Québec. Il faut donc d'abord voir dans les notes qui suivent l'évocation d'un contexte (et non, bien entendu la description du quotidien montréalais), en un second récit, qui est celui que nous fit l'enquêteur de l'environnement de Léa.

L'accueil est d'abord réservé. Mais l'enquêteur connaît-il Saint-Louis ou Sainte-Rose que cela fait une excellente carte de visite. C'est d'abord la mère qui parle, puis après un temps d'observation le mari, puis les enfants. Et l'on apprend que l'on ne va pas à Montréal ou si peu. C'est entre soi que l'on vit par petites colonies, les uns à Saint-Jean et Iberville, les autres à Candiac, à Côte-Sainte-Catherine, à Laprairie, à Beauharnois, à Châteauguay. On est généralement propriétaire de la maison que l'on

Figure 4

MIGRATIONS DE TRAVAIL

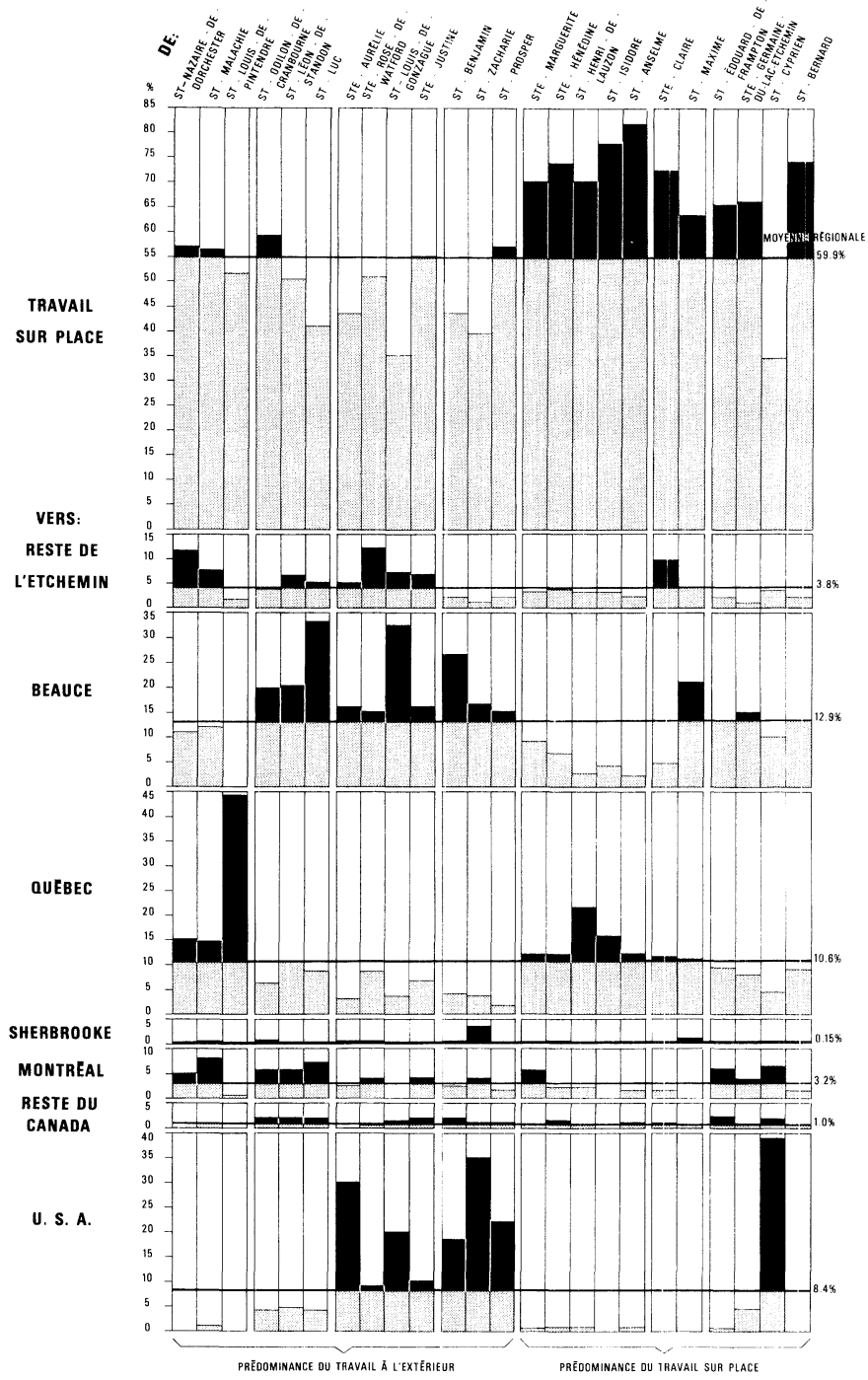
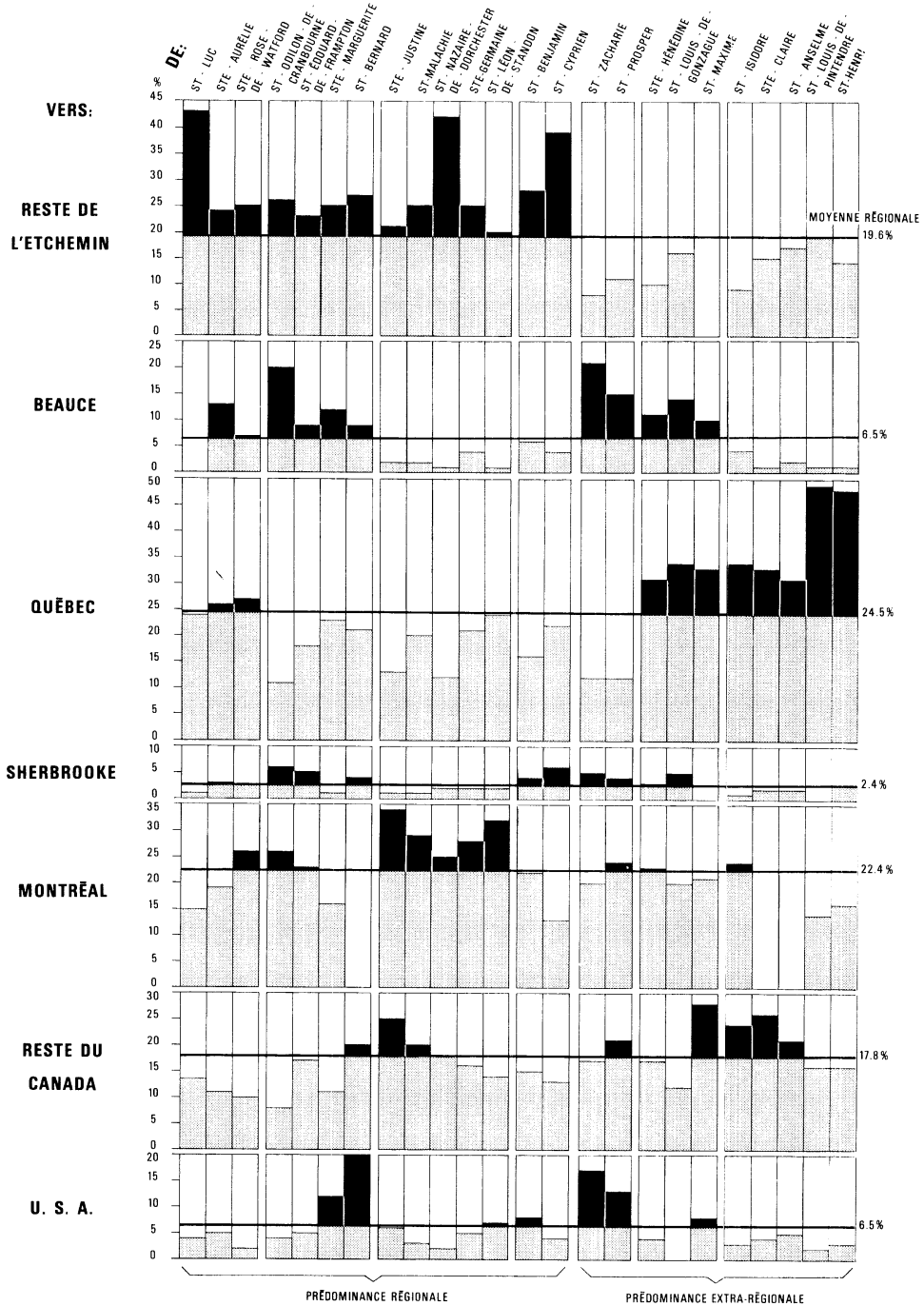


Figure 5

MIGRATIONS DÉFINITIVES



a construite soi-même et cette maison est souvent semblable à celle que l'on trouve dans les paroisses agro-forestières. Les fiançailles se célèbrent chez le doyen de la colonie. Les hommes coupent du bois le dimanche, pour le plaisir. Et l'on prend ses vacances dans sa paroisse natale.

Aussi bien l'image de la métropole est-elle celle d'un milieu étranger auquel on trouve toutes sortes d'inconvénients. À la ville, « on étouffe », car « on a des gens à côté ou au-dessus de soi » ; « il n'y a pas de place pour marcher » ; « il y a trop de bruit, même en banlieue d'Iberville ». « J'aime les rues droites et déteste les rues croches de Candiac ». « Des portes qui s'ouvrent sur le trottoir c'est terrible » ; « en ville, le gazon est dans la rue et les fleurs sur le trottoir ». « On ne va pas de l'autre bord, les blocs se ressemblent tous » et « les balcons ont deux pieds par deux pieds ». Et puis si en ville « on fait ce qu'on veut, c'est difficile de parler aux gens ». Les concessions que l'on fait à la ville sont, en un cas, d'avoir fait construire une « vitrine » à sa maison face au bassin de Laprairie d'où l'on « aime voir Montréal la nuit » et, dans un autre cas, d'avoir fait un tour d'automobile, un dimanche, sur les autoroutes de la ville, « les vitres baissées, les portes barrées », grignotant ce que l'on apporte avec soi.

NOTES

¹ Les termes de ce récit de même que les notes qui décrivent les comportements et les attitudes des Etcheminois installés sur les franges métropolitaines nous ont été aimablement communiqués par M. Alain Guérin qui a effectué durant l'été 1972 une enquête dans le cadre des travaux qu'il poursuivait alors, comme étudiant au Département de géographie de l'université de Montréal. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

² Voir plus particulièrement Gérard HYLAND and Richard PEET (1973) « Appalachian Migrants in Northern Cities », *Homage to Appalachia, Antipode*, S(1) : 34-41.

³ Nous disposons en effet, pour la région de l'Etchemin, de données sur les migrations de travail et sur les migrations définitives, données rares entre toutes comme on le sait. Ces données, de même que toutes celles qu'avait recueillies l'enquête conduite sous les auspices de l'Organisme de développement régional de l'Etchemin, en 1965, ont été microfilmées et déposées aux Archives de la bibliothèque de l'université Laval. Il s'agit d'une enquête exhaustive portant sur l'ensemble des ménages. La stratégie et les critères en avaient été élaborés par l'un des groupes de travail du Conseil d'Orientation économique du Québec. La compilation du nombre de migrants par paroisse et de leurs destinations est l'œuvre de l'Organisme de développement régional de l'Etchemin.

CARTOGRAPHIE

Conception : Louise MARCOTTE

Réalisation : Andrée G.-LAVOIE

Photographie : Serge DUCHESNEAU